

Notre vieille tour de l'Ale

Autor(en): X.

Objektyp: Article

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band (Jahr): 37 (1899)

Heft 27

PDF erstellt am: 22.05.2024

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197636>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Choses scolaires.

Et pourquoi pas?... J'entends d'ici mes belles lectrices et mes aimables lecteurs — car, pour un journal qui se respecte, toutes les lectrices sont belles et tous les lecteurs sont aimables, — je les entends, dis-je, s'écrier désappointés:

— Eh quoi, le *Conteur* va-t-il donc abandonner ses bonnes vieilles traditions pour se lancer dans la pédagogie, et après avoir vécu trente-sept ans dans la peau d'un gai vivant, va-t-il se loger maintenant dans celle d'un vieux régent?

— Mon Dieu! que vous êtes impatients! Ne savez-vous pas qu'en toute chose il y a *manière de s'y prendre* et que justement le *Conteur* a sa manière à lui? Soyez certains que s'il met le nez dans les *choses scolaires* ce n'est nullement avec l'intention d'étudier la méthode intuitive ou la méthode explicative. L'enseignement des participes et des fractions ordinaires n'a jamais troublé ses rêves paisibles, et il se soucie comme de Colin-Tampon des lacustres ou de Vercingétorix. Ah! s'ils avaient parlé patois, ce serait différent!

Un instituteur de nos amis — un journaliste a des amis partout, et des ennemis aussi, hélas! — fait depuis quelques années une collection bien amusante et bien instructive. Il recueille soigneusement toutes les coquilles, volontaires ou non, que font nos jeunes écoliers, et toutes les naïvetés qu'ils racontent à leurs maîtres et maîtresses. Ah! les jolies choses! que de mots naïfs ou drôles, de définitions saugrenues ou pittoresques! « Celui qui court après l'esprit rencontre la sottise. » Que de fois nos écoliers rencontrent l'esprit le plus fin sans s'en douter et sans en être plus fiers pour tout cela.

Notre collectionneur nous a permis de puiser dans sa réserve, et nous nous sommes hâté de profiter de la permission pour en faire bénéficier les lecteurs du *Conteur*.

Parmi les coquilles, il en est de volontaires et d'involontaires. Nous tous, les vieux, qui avons été à l'école autrefois, au bon temps, où l'on récitait les psaumes, nous nous souvenons du fameux psaume III, qui commençait ainsi:

Que de gens, ô grand Dieu,
Soulévés en tout lieu,
Conspirent pour me *cuire*!

Et l'on citait même — ô horreur! — un pauvre garçon, qui, le jour de la *visite*, avait débité cela au nez de M. le pasteur scandalisé.

Et le cantique de Siméon!

Laisse-moi désormais,
Seigneur, aller au *cabaret*!

Que voulez-vous, cet âge est sans pitié et sans respect.

Aujourd'hui, nos enfants ne récitent plus les psaumes, mais ils trouvent tout de même moyen d'exercer leur esprit. Ainsi, la jolie poésie de Plouvrier: « Le fuseau de ma grand-mère », devient chez eux: « Le *muséum* de ma grand-mère. »

Et comme alors galement trottaient
Le vieux *muséum* de ma grand-mère.

N'est-ce pas que ça vous a une allure!

A côté de ces coquilles voulues, il en est d'autres, plus jolies encore, parce qu'elles ont été dites avec la plus parfaite candeur. L'une d'elles est classique. C'est la fameuse phrase de Rodolphe de Habsbourg à Aix-la-Chapelle. Prenant sur l'autel le crucifix au lieu du sceptre: « Ce signe qui a sauvé le monde vaut bien un sceptre, » dit-il. Selon un pauvre marmot, qui n'y comprenait goutte, l'empereur aurait dit: « Ce signe qui a sauvé le monde, vaut bien un *spectre*. »

Mais c'est dans l'Histoire sainte surtout qu'abondent les naïvetés. Il y a d'abord l'Histoire — classique aussi — de la création.

— Qui a créé le monde? demandait d'une voix bourrue un terrible magister à un pauvre bambin. Et celui-ci, tout effrayé, de répondre aussitôt:

— C'est pas moi, m'sieu, je vous assure.

— Comment, ce n'est pas toi?

Et le pauvre petit, toujours plus interloqué:

— Oui, m'sieu.... mais je vous promets que je le ferai plus...

Il avait aussi la simplicité de l'enfant le bonhomme qui, n'étant pas très au clair sur les punitions infligées à nos premiers parents, disait en annonçant:

« Alors... le bon Dieu... dit à l'homme... Tu enfanteras avec douleur tous les jours de ta vie! »

Et dans les compositions! Que de naïvetés, que de choses charmantes et pittoresques, bien éloignées de la banalité des dictionnaires.

Il trouvait sans doute sa plume bien lourde, ce mioche qui voulait écrire: « La queue du renard est *touffue*, » avait bravement mis l'*f* en commençant:

Que voulez-vous de plus clair que cette définition de la redingote?

« Une redingote, c'est un habit avec un *bout de patte* qui pend derrière. »

Par exemple, leurs connaissances en sciences naturelles sont quelque peu sujettes à caution.

« Une plante *vivasse*, écrit l'un, c'est une plante qui vit *jusqu'elle* meurt. »

« La fourmi, dit un autre, elle est *véreuse*. Quand on la *chine*, elle vous *cane* dessus. »

En voici un qui est allé l'autre jour voir la ménagerie, et qui écrit entre autres:

« Dans la cage des lions, il y avait un mouton béliet qui les *turlait* pour leur prendre leur sucre, et puis le dompteur a fait travailler les tigres. Ils devaient *camber* des barrières, mais ils *ronnaient* tout le temps. »

En voici un autre qui, sommé de faire une composition sur l'automne, a trouvé ceci:

« En automne, on *grule* les pommes; en automne, on *tremble* les *prunes*. Le chevrier va en champ avec ses chèvres, et de temps en temps, il *toule* dans sa *cornelle* pour les faire revenir. » — Un point, c'est tout.

C'est encore mieux cependant que le travail de cet illustre élève des cours complémentaires qui, après trois quarts d'heure de réflexions pénibles sur le sujet: *Un incendie*, avait fini

par pondre l'unique phrase suivante: « Il a tout brûlé; on n'a rien pu sauver. »

Qu'on me permette encore de citer la charmante définition, pleine d'esprit, celle-là, et absolument authentique, que donna un jour un petit homme qui savait observer:

« Le coq, dit-il, moi, je sais ce que c'est. C'est un oiseau qui *revange* les poules! »

Je ne voudrais pas abuser de votre attention. Laissez-moi cependant vous dire le fou rire qui saisit, il y a quelques semaines, une jeune et aimable institutrice de ma connaissance en entendant les réponses cocasses que lui firent quelques-unes de ses petites élèves de 6 $\frac{1}{2}$ à 7 ans.

Il s'agissait de remplir dans le registre la colonne: « Profession des parents, » et pour cela un petit interrogatoire était nécessaire. A la question uniforme: « Que fait ton papa? » l'une répondit fièrement: « Mademoiselle, y ramasse la *papette* dans les rues. »

Une autre, hélas! répondit avec indignation: « Mamoiselle, y *tape* ma maman tous les jours. »

Une troisième déclara nettement:

« Mon papa et ma maman y-ont dit que vous aviez pas besoin de le savoir. »

Une autre déclara en souriant: « Mon papa fait tout ce que maman lui dit. »

Enfin arriva le tour de la dernière, une petite bambine pas plus haute qu'une botte, fille d'un ouvrier de ville chargé de l'arrosage des rues. Elle avait écouté avec un peu de dédain les déclarations de ses petites camarades. Elle avait mieux que cela, elle. Aussi, à la question de la maîtresse:

« Et toi, Augusta, que fait ton papa? elle se leva, et avec la légitime fierté de représenter une haute mission sociale:

« M'moiselle, mon papa y *gicle*. »

PIERRE D'ANTAN.

Notre vieille tour de l'Ale.

Bravo! la tour, tu tiens bon! Tu vas demander tes lettres de légitimation, c'est-à-dire ton classement? Tu fais bien. Elles te seront accordées, car tu les mérites, quoi qu'en disent ceux qui voudraient te voir disparaître — et ils sont plus nombreux encore que tu ne le supposes.

Tu ne les crains point, n'est-ce pas? Tu as subi déjà bien des assauts durant ta longue existence, et cependant tu es toujours là, solide, inébranlable. C'est là peut-être, à ton égard, le principal grief de bien des gens habitués à la fragilité actuelle des choses humaines. Les atteintes inévitables du temps t'ont fait plus de mal que celles des hommes. Des unes et des autres, bientôt il ne paraîtra plus que ce qu'il faut pour attester ton âge respecté et tes états de service. Mais de mutilations, plus traces. On aura bien vite oublié le temps où tout le quartier résonnait des cris déchirants des compagnons de St-Antoine, qu'on égorgeait dans tes murs. Il ne restera de ce temps néfaste que le souvenir d'un « égorgeur » facétieux, dont les réparties vengèrent souvent, de la curiosité cruelle des badauds,

les pauvres victimes qui agonisaient sur le « trébuchet ».

Lorsqu'on l'aura rendu tes échauguettes, lorsque, couronnant ton toit conique, une élégante girouette à drapeau tournera au gré du vent, tes ennemis baisseront peut-être pavillon et feront amende honorable.

On te reproche d'être un obstacle au développement du quartier, de te trouver malencontreusement presque au milieu de la rue et de barrer ainsi le passage ? On a grand tort. Tu n'es point un obstacle au développement du quartier. Qui sait même si tu n'en seras pas un jour le principal attrait. Nombre de gens viendront te visiter, qui, sans toi, n'eussent très probablement jamais mis les pieds dans cette partie de la ville.

Et nous donc, serons-nous si fort contrariés de devoir faire un petit détour en passant à ton pied ? Nous le faisons tous les jours ce détour, et n'importe où, quand nous rencontrons sur notre chemin un vieillard, une dame, une personne de marque, ou quelque ouvrier chargé d'un pesant fardeau. Nous leur laissons la place, nous descendons du trottoir. Rien de plus naturel. Tu as bien aussi, semble-t-il, quelques titres à cet élémentaire témoignage de respect. Nous ne devons point oublier que, du haut de tes murs, cinq siècles nous contemplent. Ce n'est pas, sans doute, les quarante siècles des pyramides, mais cinq siècles, c'est déjà bien quelque chose.

Tes défenseurs se proposent, dit-on, ta restauration achevée, d'installer dans tes murs le musée du « Vieux-Lausanne », dont une salle de l'école d'Ouchy abrite provisoirement les débuts. Est-ce bien là ce qu'il te faut, et te prêterais-tu convenablement à une pareille destination ? Ne vaudrait-il pas mieux, peut-être, te conserver entièrement ton caractère primitif, faire une reconstitution complète de ce que tu fus dans ton beau temps, et, par des mannequins, indiquer quel était le rôle des soldats chargés de te défendre. Le visiteur pourrait ainsi se donner une idée plus ou moins exacte de ce qu'était l'art de défense des villes au moyen-âge. Comme complément, un relief de Lausanne, avec son enceinte de murs et de tours, telle qu'elle existait à cette même époque, pourrait être installé à l'étage supérieur, le mieux éclairé.

Nous aurions, en cela, une curiosité fort intéressante et d'un genre point du tout commun.

Quoi qu'il en soit, courage, la tour ! Encore un petit effort, encore un petit assaut à soutenir, puis tu pourras entrer dans le repos définitif et dans la gloire que tu as mérités.

Le Conseil d'Etat est disposé à concourir à l'entreprise de ta restauration. La Confédération suivra sans doute ce bon exemple, et la fête populaire, qu'a l'intention d'organiser le Comité, rencontrera, espérons-le, la faveur des sociétés et du public lausannois, à la générosité desquels on fait lausamment appel en vain.

X.

Costume bernois. — Un de nos abonnés nous communique ces quelques lignes :

« Permettez-moi de vous faire part du plaisir que j'ai éprouvé dimanche dernier à la salle d'attente de votre gare de Lausanne, à voir encore, dans toute sa grâce primitive, un costume féminin du canton de Berne ; il était porté par une charmante jeune femme, en voyage de noce apparemment, car son compagnon était empressé et attentif. Ce charmant costume national, devenu si rare qu'il fait se retourner tous les passants, rehaussait la fraîcheur de la jolie épouse, en faisant un type, un tableau, un fort joli tableau.

» Quoi de plus gracieux, de plus attirant que cette tête à la riche chevelure châtain, au visage à la carnation saine, fraîche, coiffée du

chapeau, du simple chapeau de paille blanche, de forme plate, abaissé sur le visage comme pour le laisser deviner ; quoi de plus flatteur que la gorgerette éblouissante de blancheur, maintenue par le demi-corsage de velours noir, amincissant et cambrant une taille robuste, qui ne se soucie nullement d'imiter la guêpure parisienne. Les manches bouffantes et fermes, protégeant à peine le coude, et d'ondulantes chaînes d'argent, retenues par de riches agrafes, complètent ce pittoresque ensemble. Quoi de plus noble aussi, dans sa simplicité, que la jupe noire en riche étoffe de laine, demi-longue, et que protège le large tablier de soie aux couleurs changeantes ?

» Et dire, monsieur le rédacteur, que tout ce charme, toute cette poésie du costume national disparaît de plus en plus ! Je le déplore sincèrement, et vous aussi, j'en suis sûr. »

Aux collectionneurs.

Il y aura [en ce monde toujours des gens, amateurs ou curieux, qui attacheront une importance énorme à un objet quelconque ayant appartenu à un grand homme, à une célébrité de marque, ou même à un personnage en vogue. C'est la manie, hélas ! de tout le monde aujourd'hui.

J'avoue être un admirateur des vieilles choses ; je revois, par exemple, toujours avec plaisir, nos anciennes monnaies, nos vieux uniformes, tous ces objets historiques que l'on collectionne avec soin dans nos musées et qui nous rappellent de nombreux souvenirs du temps passé ; mais, ce que je ne puis comprendre, c'est cette sorte de rage que l'on a aujourd'hui de tout vouloir mettre aux antiquités et d'attribuer une valeur quelconque à des choses insignifiantes.

Mais voilà ! le besoin de collectionner est une maladie qui atteint bien des gens.

Vous connaissez l'histoire de la redingote grise de Napoléon ; elle a fait, hélas ! couler bien des flots d'encre et l'on en parlera encore bien souvent, puisque plusieurs personnes prétendent la posséder.

En quelles mains se trouve maintenant la véritable et si fameuse redingote ? C'est ce que je ne puis dire. Cependant, si j'étais appelé à me prononcer, je tiendrais tout simplement à ces prétendus possesseurs du vêtement de Napoléon le petit discours que voici : « Messieurs, » chacun de vous estime en avoir l'original. » n'est-ce pas ? Eh bien, ne voyez-vous pas la » preuve que vous avez tous été habilement » filoutés ! Ne comprenez-vous pas qu'il s'est » trouvé à cette occasion un madré tailleur qui, » exploitant votre bêtise, a confectionné de nom- » breux exemplaires de ce vêtement ! Croyez- » moi, l'original n'existe plus et vous n'avez » en mains que des copies plus ou moins bien » faites ! » Je suis bien certain, cependant, que mon raisonnement n'aurait pas le don de les convaincre.

Et la plume qui a servi au monarque à signer son abdication en 1814, à Fontainebleau ! A-t-elle assez fait parler d'elle, cette pauvre plume ! Elle a eu, elle aussi, le même sort que la célèbre redingote ; ses sœurs illégitimes se comptent par centaines et il ne se trouve pas, en Angleterre, un pair ou un lord quelconque qui ne vous en exhibe un exemplaire, acquis, cela va sans dire, à un prix fabuleux.

Et jusqu'où ne pousse-t-on pas cet amour de l'originalité !

En 1894, lorsque l'exécuteur des hautes œuvres de France se rendit à Lyon pour procéder à l'exécution de Caserio, ne s'est-il pas trouvé plusieurs amateurs qui ont offert un prix exorbitant de la plume dont s'est servi M. Deibler pour signer la levée d'échou de l'assassin du malheureux président de la République !

Tout dernièrement encore, les journaux n'annonçaient-ils pas qu'un riche Yankee avait offert 10,000 dollars pour avoir le bonheur de posséder le chapeau de M. Loubet, ce pauvre chapeau cabossé à Auteuil par la canne du baron Christiani ! Et, puisque je suis au chapitre des chapeaux, comme disait feu Sganarelle, permettez-moi, pour finir, de vous raconter une jolie petite histoire arrivée à un chapeau de l'illustre maestro Verdi.

Il y a quelque temps déjà, l'auteur du *Trouvère* se trouvait à Montecatini, au Grand-Hôtel.

Un soir, en quittant le salon, il oublia de prendre son couvre-chef.

Deux dames qui s'étaient aperçues de l'oubli, se jetèrent sur le chapeau pour s'en emparer comme d'une précieuse relique, et le chapeau, tiré de ça et de là, fut bientôt dans un assez triste état ; enfin, il resta aux mains d'une des deux belligérantes, qui s'écria, toute glorieuse : Enfin, je le tiens !

Alors, un monsieur, qui avait assisté à la lutte, s'approcha de l'heureuse triomphatrice, et lui dit : « Mais, Madame, ce chapeau est à moi, Verdi est venu au salon comme il en est sorti. »

Stupéfaction générale, confusion et excuses de la dame, puis le monsieur se retira poliment avec son chapeau cabossé.

Mais, le lendemain, quelle ne fut pas la colère de la pauvre dame en recevant, du dit monsieur, une lettre, dans laquelle il lui confessait que le chapeau était bien celui de Verdi, et que ce qu'il en avait dit était tout bonnement pour se l'approprier lui-même.

La rédaction de l'intéressant journal : *Les Archives suisses des traditions populaires* a eu l'amabilité de nous autoriser à reproduire la charmante légende qu'on va lire.

La Fée de Cleibe.

Légende publiée par M. Correvon (Genève).

Sur la pente déboisée et rapide qui, des bords sa bleux du Rhône, grimpe à l'Alpe de Thion, à quelques kilomètres de la capitale du Valais et non loin des poétiques Mayens de Sion, on voit parfois se dessiner la pittoresque silhouette du hameau de Cleibe ou Clebe. C'est un coin paisible et heureux ; le pâtre, l'hiver, autour du feu, y conte à ses enfants de gracieuses légendes des temps passés, dont l'une recueillie sur place, m'a paru digne d'être répétée. Des récits semblables m'ont été racontés dans plusieurs villages du Bas-Valais, et notamment à Liddes, autrefois, par un habitant du hameau de Coire, dans la Vallée du Saint-Bernard.

Dans le vieux temps, il y avait à Cleibe de nombreuses fées, toutes bienfaisantes et douces, toutes portées de bonne volonté envers le pauvre genre humain. L'une d'elles, particulièrement familière, excita à tel point l'admiration d'un des jeunes gens du village qu'il finit par en devenir passionnément amoureux. Au printemps, montant à l'alpage, il la rencontra seule, lui fit sa déclaration et lui proposa le mariage. La bonne fée, qui n'éprouvait aucun sentiment semblable envers le jeune gars, commença par l'éconduire, objectant la défense qui était faite aux fées de s'allier aux humains. Le paysan était cependant si sincère, et son amour paraissait si profond que la fée finit par accepter. Posant doucement sa main sur l'épaule du garçon ébloui, elle lui promit de devenir sa femme s'il consentait à lui jurer que, quoi qu'il pût arriver après le mariage, il n'élèverait jamais la voix contre elle et que quoi qu'elle pût faire, il ne prononcerait jamais cette phrase : « Tu es une mauvaise fée. » Il le jura.

Le mariage eut lieu à l'église ; les violons jouèrent pour la danse ; on tua la vache traditionnelle pour le festin, et leur vie matrimoniale commença, comme toujours, par la lune de miel.

Le bonheur régna longtemps au foyer ; six années se passèrent sans le moindre orage ; de jolis enfants égayaient la maison sans y jeter aucun cri discordant. Quand l'époux rentrait, le soir, du travail des champs, il se réjouissait à la vue de ses enfants bien élevés et bien soignés, de la boisellerie